

# PAYSANS, PASTEURS, PÊCHEURS

---

## *Quantifier la production villageoise de café ou la lecture dans le marc... L'exemple de Béna (centre-ouest du Togo)*

Benoît ANTHEAUME

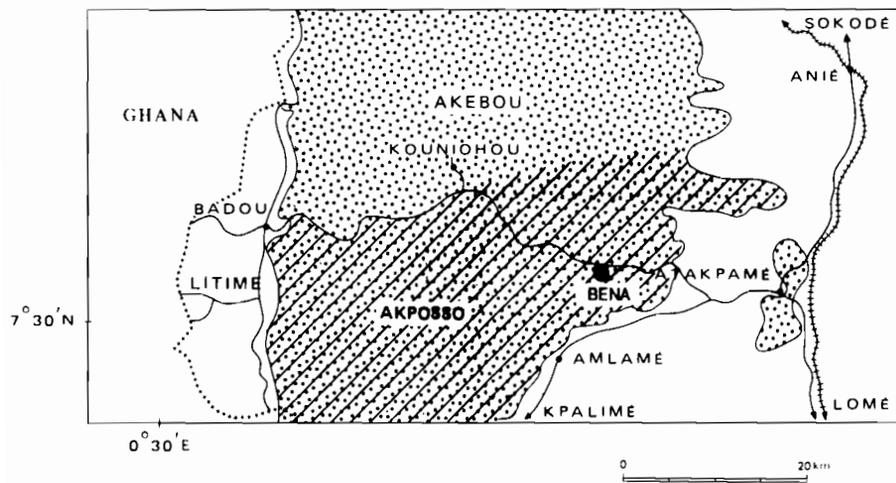
### Généralités...

En Afrique tropicale humide, l'essentiel de la production agricole s'effectue dans le cadre de petites exploitations villageoises : cette production est schématiquement répartie en deux composantes : les cultures vivrières et les cultures arbustives de rente, café et cacao surtout. Cultures vivrières et cultures de rente sont souvent décrites en termes de compétition pour utiliser l'espace agricole disponible. Dans les faits, il s'avère que les unes et les autres occupent des espaces écologiques complémentaires plus particulièrement dans les zones de contact caractérisées par un paysage de mosaïques forêt-savane. Les stratégies des exploitants agricoles jouent sur cette complémentarité qui s'exprime à travers les parts respectives en temps de travail et en superficie qui sont affectées aux unes et aux autres... en fonction des revenus qui sont escomptés.

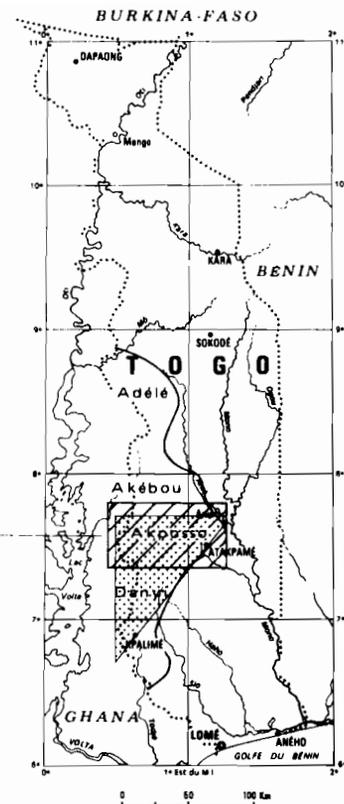
Décrire les cultures vivrières et les cultures de rente n'est pas une tâche très difficile : même lorsque les premières prennent la forme d'associations culturales complexes, leur description commence par l'énumération la plus précise possible des différentes plantes alimentaires observées sur le terroir pour aboutir à l'explication de leurs distribution, interrelation et combinaison tant dans l'espace des différentes parcelles que dans le temps du calendrier agricole.

Quantifier les productions de ces mêmes cultures vivrières présente, en revanche, bien des difficultés sauf à mettre en place un appareillage d'enquêtes lourdes et coûteuses, ce qui a parfois été tenté... et réussi (LERICOLLAIS, 1972). Bien souvent dévolues à la consommation locale, ces cultures, surtout lorsqu'elles sont fondées sur les racines et les tubercules, plus que sur les céréales, ne sont récoltées qu'au fur et à mesure des besoins et rendent aléatoires toute appréciation des récoltes et des rendements.

On tient le discours inverse lorsqu'on aborde le problème des cultures arbustives de rente, café et cacao notamment. Destinées à alimenter un marché extérieur, perçu comme celui du négoce et de la rationalité, les productions des cultures de rente sont supposées connues avec exactitude, et parfois au kilogramme près ! Cet a priori se fonde sur l'image que donnent des acheteurs villageois de produit (café,



-  Plateaux et buttes
-  Plateau akosso
-  Routes bitumées
-  Voie ferrée



Adélé : nom de plateau

-  Limite topographique  
approximative des plateaux togolais

 Zone des plantations

FIG. 1. — Carte de situation

cacao, palmistes), maîtres de l'écriture et grand ordonnateurs des livres de compte et de registres, intermédiaires des maisons de commerce ou des organismes para-étatiques de régulation des prix. Ils représentent le point de passage obligé du petit exploitant-plantateur qui vient, pieds et poings liés, lui livrer sa récolte dont l'importance peut donc être établie avec toute la clarté et la rigueur convenues.

Dans les deux cas évoqués, les présupposés forgés dans les discours (incertitude concernant les cultures vivrières contre exactitude concernant les cultures de rente) n'apparaissent pas toujours fondés en raison d'un effet de « frontière », moins nette qu'on ne le pense généralement entre les deux composantes de la production agricole villageoise :

— d'une part, on sait que, de plus en plus, les cultures vivrières sont commercialisées sur les marchés urbains, proches ou lointains, non sans avoir été auparavant stockées fort opportunément, en attendant des cours rémunérateurs (ANTHEAUME, 1982 ; PELISSIER, 1985). Il devrait donc être possible, lorsqu'on a acquis la confiance de ses informateurs, de mieux appréhender, notamment au niveau des greniers, l'importance de certains stocks vivriers ;

— d'autre part, les productions de café et de cacao deviennent de plus en plus difficiles à appréhender et cela même à l'échelle du pays de production. Tous les chiffres disponibles subissent en effet des manipulations, ou du moins des altérations dues à plusieurs facteurs dont la perméabilité des frontières internationales est le premier. Celle-ci paraît d'autant plus grande que des Etats à monnaie forte — s'appuyant sur des devises européennes (comme le franc CFA) — en jouxtent d'autres à monnaie faible — ou dont les cours restent à la merci des performances économiques nationales. De ce fait, les premiers drainent parfois, avec les complications diplomatiques que cela suppose, des productions importantes qui n'ont jamais été produites à l'intérieur de l'espace national et qui, en toute logique, ne devraient pas leur revenir.

Les accords limités auxquels aboutissent parfois les négociateurs des forums internationaux (Organisation internationale du Café et du Cacao) ne parviennent pas toujours à assurer des prix garantis aux pays signataires, mais ils permettent parfois une répartition des parts de marché attribuées à chacun d'eux (DEUSS, 1987). Ce faisant, de telles dispositions enclenchent des mécanismes aux effets pervers et il est même arrivé que des pays aient été tentés de pallier une faiblesse passagère de leur production nationale, due à des aléas climatiques, en faisant du chiffre, c'est-à-dire en « fabriquant » artificiellement les quotas alloués par tous les moyens à leur disposition, y compris par achat des quantités manquantes sur les marchés à terme des capitales européennes. D'autres pays auraient profité des cours garantis qu'offrent les mécanismes du Stabex (accords de Lomé) pour étoffer leur production nationale par achat sur le marché libre... Toutes ces rumeurs restent évidemment difficiles à vérifier. Si les ordres de grandeur des productions des principaux produits reflètent approximativement les réalités nationales, signalons cependant que certains chiffres, notamment pour les petits pays, ne sont pas toutefois à l'abri d'ajustements artificiels.

Si les productions nationales des diverses cultures de rente sont difficiles à vérifier, on se perd franchement en conjectures lorsqu'on débouche sur une échelle plus fine régionale, préfectorale, voire villageoise... A ce dernier stade, ce sont précisément les difficultés de tous ordres, liées aux stratégies des acteurs économiques en présence (d'un côté, les producteurs de café, de l'autre les acheteurs de produit) qui sont en cause et fournissent matière à cet article.

Celui-ci s'appuie sur la connaissance intime que nous avons pu avoir — dans l'espace et dans le temps — du village de Béna (région des Plateaux, centre-ouest du Togo) choisi pour une recherche fine conduite selon la méthode « terroir » (SAUTER et PELISSIER, 1964). Les données de première main ont été collectées entre 1972 et 1976, puis réactualisées pour certaines d'entre elles en 1981 et 1987.

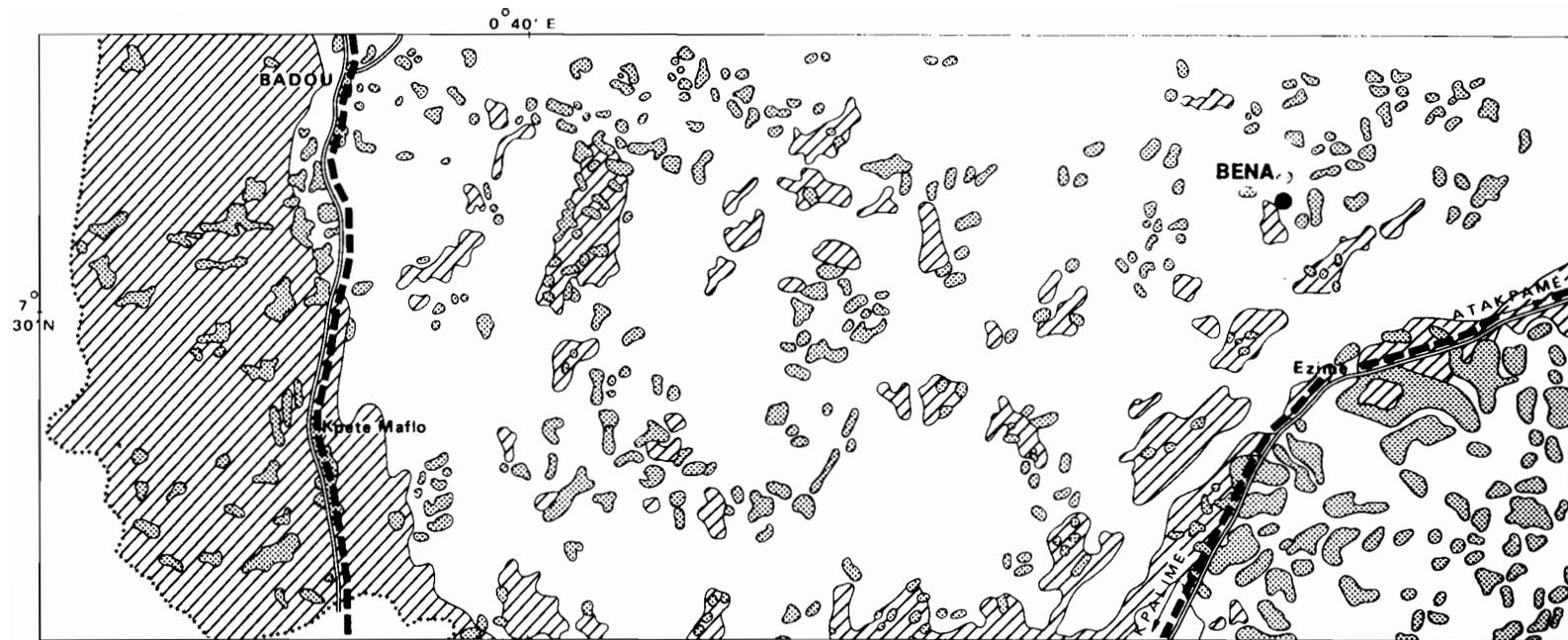


Photo interprétation d'après la mission I.G.N.  
 NB 31 XIX-XX 1965-1969

--- Limites approximatives du plateau akposso

~ Routés goudronnées

Plantations présumées (café, cacao)

Cultures vivrières et jachères

Fig. 2. — L'utilisation agricole du sol sur le plateau akposso

## Le terroir villageois : un modèle dual cultures vivrières- cultures de rente ; une échelle modeste

En 1981, le village de Béna situé à 700 mètres d'altitude sur le plateau akposso, compte 861 habitants (et près de 300 actifs agricoles) dont les trois quarts sont regroupés dans un village-centre (où se localise l'essentiel de l'ethnie dominante akposso, première arrivante) et le quart restant dans des écarts périphériques, appelés pompeusement « fermes » dans le jargon local. Ces fermes sont peuplées de colons-métayers, en général d'ethnie kabyè et originaires des montagnes du Nord-Togo. Certains d'entre eux, à force de travail et de patience, sont devenus propriétaires fonciers à l'issue d'un contrat de partage de terres avec les représentants de l'ethnie dominante.

L'économie villageoise fonctionne sur un modèle dual relativement équilibré entre productions vivrières et productions de rente arbustives (café-cacao), dans le cadre d'exploitations agricoles multi-secteurs, aux parcelles largement dispersées dans un rayon dépassant 80 kilomètres du village-centre, montrant bien que le terroir n'est ni contenu dans d'étroites limites spatiales ni réductible à celles-ci.

Les cultures vivrières sont localisées à proximité du village tandis que les plantations de café relèvent elles-mêmes de plusieurs types :

- les plantations situées à proximité du village ou « centrales » (82 hectares), au matériel végétal bien souvent sénile et aux règles d'appropriation ou d'usufruit coutumières les plus rigides ;

- les plantations périphériques, situées dans les fermes ; elles sont trois fois plus étendues (257 hectares) et beaucoup plus jeunes. Les pratiques foncières y sont plus individualistes ;

- les plantations rénovées (41 hectares) qui ont d'abord jouté les plantations centrales puis se sont progressivement substituées à celles-ci au fur et à mesure des résultats obtenus et du succès qu'elles rencontraient auprès des exploitants.

Pour mémoire, il faut également rappeler l'existence de plantations de cacao (une cinquantaine d'hectares), toutes situées à plusieurs dizaines de kilomètres du village-centre, dans la région du Litimé, voire au Ghana proche.

Un premier rappel concerne la modestie de la production de café villageoise. Dans les mauvaises années, il était difficile d'escompter des productions supérieures à 15 tonnes ; un millésime moyen pouvait conduire à des récoltes comprises entre 20 et 25 tonnes soit l'équivalent de cinq à sept camions de faible tonnage ce qui fixe bien la limite des chiffres évoqués ici...

Les très bonnes années permettaient de dépasser les 35 tonnes, en particulier depuis que plusieurs dizaines d'hectares ont été replantés en café *Robusta* sous l'égide de la Société pour la rénovation de la caféière et cacaoyère togolaises (SRCC). En 1980, les replantations ayant connu un certain succès, la récolte de café villageoise dépassait peut-être les 40 tonnes.

Pour rendre crédibles ces évaluations de la production villageoise, il était nécessaire de collecter contradictoirement des données auprès de deux sources :

- en s'adressant d'abord directement aux producteurs recensés, lors d'enquêtes individuelles détaillées, pour connaître les quantités récoltées sur chacune des caféières levées dont le propriétaire et/ou l'exploitant était clairement identifié comme tel sur la matrice cadastrale ; cette opération une fois effectuée, il fallait additionner les chiffres recueillis pour situer le producteur par rapport à ses pairs et pour apprécier l'ensemble de la production villageoise,

- en interrogeant ensuite les acheteurs patentés résidant soit dans le village-centre ou plus rarement dans les « fermes » et en totalisant l'ensemble de ces achats par campagne, pour apprécier l'ensemble du café commercialisé sur l'espace du terroir.

En empruntant ces deux voies, nous avons tenté de comparer les chiffres obtenus : ils ne coïncident pas toujours. Il n'y a pas lieu de s'en étonner puisqu'on se heurte à un certain nombre de handicaps liés d'une part aux modalités de cueillette

et de préparation du café marchand et d'autre part aux vicissitudes inhérentes aux pratiques des différentes catégories d'acheteurs.

### Les producteurs villageois

La récolte de café prend place durant la grande saison sèche ; elle débute et finit avec elle, s'étalant de novembre à mars environ. Mais ce qu'on appelle, la « campagne » ou saison de traite relève en fait d'une décision administrative qui en fixe tant l'ouverture (en général mi-décembre) que la fermeture (fin juillet) lorsque s'achève la commercialisation des sous-produits, tels que brisures et déchets de triage. La durée de la campagne s'étale donc sur près de sept mois, un temps relativement long justifié par la nécessité de récolter le café, petit à petit, et au fur et à mesure de la maturité des cerises du caféier.

La cueillette du café qui doit s'opérer par passages multiples et répétés, montre la difficulté qu'il y a d'apprécier avec exactitude — y compris pour les producteurs — la valeur de la récolte d'une parcelle ou d'une plantation donnée l'année de l'enquête (et *a fortiori* les années antérieures). Possédant souvent plusieurs caféières, l'exploitant accomplit en pratique un passage à périodicité variable sur chacune d'entre elles : les récoltes effectuées à chacun de ces passages sont en général mémorisées, tandis que la production individualisée, parcelle par parcelle, ne peut faire, en revanche, que l'objet d'estimations assez grossières.

Le ramassage des « cerises » ou des drupes mûres du caféier n'est en fait que le début d'un très long cheminement : l'exploitant doit faire sécher ces cerises, les trier, les décortiquer à la main, mais plus souvent encore les porter au gérant du décortiqueur mécanique, autant d'étapes indispensables avant de pouvoir vendre son produit sous une forme marchande, en quantité plus ou moins importante, à l'acheteur. La longueur et la relative complexité d'un tel processus expliquent pourquoi entre la cueillette, le décortiquage et la vente, on recense bien des pertes.

Les producteurs ont bien du mal à comptabiliser leur récolte totale, surtout si elle s'échelonne en 4, 5, 6 voire 10 ou 12 livraisons (voir *infra*). Ils sont également méfiants, comme partout dans le monde rural et manifestent une fâcheuse propension à sous-évaluer l'importance de leur récolte. Celle-ci est parfois estimée en volume, parfois en poids à l'aide d'instruments de mesure qui rendent perplexes le meilleur des observateurs.

Même l'utilisation d'une unité aussi simple que le sac laisse planer l'ambiguïté ; parle-t-on du sac d'un quintal de café marchand pesé sur la bascule de l'acheteur pour faciliter les comptes de ce dernier, ou bien de celui de 80 kilogrammes seulement qui, une fois cousu, sert de norme pour la livraison aux camionneurs qui effectuent le ramassage pour le compte des maisons de commerce ? Dans certaines circonstances, plus fréquemment pour le cacao que pour le café il est vrai, on utilise la charge de 30 à 32 kilogrammes, une mesure empruntée aux exploitants du Ghana. Elle correspond à la norme qu'un manœuvre doit porter sur la tête pour évacuer le produit de la plantation vers la route la plus proche.

En fait, l'unité de mesure privilégiée qu'on retrouve dans toutes les enquêtes, reste incontestablement l'estagnon, récipient en fer étamé déjà remarqué dans le commerce de l'huile de palme (ANTHEAUME, 1972). Il s'agit d'un bidon d'une contenance de vingt litres qui, lorsque le couvercle supérieur est ôté à la façon d'une boîte de conserve, peut contenir à ras bord, entre 16 et 17 kilogrammes de café. L'exploitant évoque parfois des sous-multiples : le quart, la moitié, les trois quarts de l'estagnon. Quant aux mesures plus précises, elles nécessitent toute une série de gamelles et de bidons à l'étalonnage parfois difficile à établir : le seau contient généralement une dizaine de kilogrammes, l'assiette... selon la taille, de 2 à 3 kilogrammes.

C'est donc muni de cette véritable trousse à instruments de mesure, composites et disparates, que des estimations de la production villageoise de café ont été tentées

après des producteurs : les conditions souvent aléatoires de l'enquête, la variété des instruments de mesure expliquent sans doute le caractère quelque peu approximatif des résultats obtenus : nous avons pourtant tenté de les faire coïncider avec les chiffres que pouvaient nous fournir les acheteurs.

### Les acheteurs de produit

De ce côté également, bien des difficultés guettent l'observateur : en premier lieu, tous les acheteurs ne tiennent pas leurs registres avec une grande minutie et il faut souvent aider à trier papiers épars et documents divers pour reconstituer quelques semblants de série. La bonne tenue des registres n'offre d'ailleurs pas une bonne garantie de conservation et certains feuillets disparaissent, utilisés à d'autres fins ou mangés par les insectes. Enfin, la qualité des informations répertoriées dans les registres varie d'un informateur à l'autre puisque certains poussent le raffinement en notant non seulement les dates et les quantités achetées, mais aussi le prix total, l'ethnie du vendeur, son statut en tant que producteur (patron-propriétaire ou exploitant-métayer), la variété du café livré (*Niaouli* ou *Robusta*), etc...

En fait, l'obstacle le plus important réside dans la qualité et le rang social occupé par les différents acheteurs villageois ; on remarque en effet un « noyau dur » de gros acheteurs (du moins à l'échelle du village) autour duquel gravite une poignée de petits acheteurs occasionnels, sans cesse renouvelés, car déçus par l'expérience tentée et la faiblesse des gains que leur laissent tant les maisons de commerce que les commerçants locaux pour le compte desquels ils achètent ; leur marge ne dépasse pas 1 % du prix payé au producteur dont ils doivent soustraire le coût de location de la bascule (2 800 FCFA pour la campagne en 1981).

Les producteurs ne se souviennent plus toujours du nom de l'acheteur auquel ils ont vendu leur production 3, 4 ou 5 années auparavant. Sur une période relativement brève d'une décennie, il devient même très difficile de retrouver la trace de tous ceux qui, à un moment ou à un autre, ont participé à la traite des produits.

Plus récemment, à côté des gros et petits intermédiaires villageois, s'est développée une concurrence « sauvage » mais restée marginale d'acheteurs « volants », grapillant, de-ci de-là, les parts déjà maigres des acheteurs sédentaires en sillonnant les régions de production en taxi, la bascule dépassant du coffre arrière du véhicule. Jusqu'ici, leurs parts de marché sont restées minimales.

Ces différentes précisions sur le statut des acheteurs sont, en fait, indépendantes des quantités achetées qui sont soumises tant à des aléas externes (faillites des commanditaires) qu'internes puisque certains acheteurs voient leur « cote » personnelle croître auprès des villageois, tandis que d'autres subissent un effet d'érosion inverse (E. a acheté en 1971/72, 16,4 tonnes, en 72/73, 10,9 tonnes, en 73/74, 5,8 tonnes, et 1,1 tonne seulement en 74/75...). Certains acheteurs sont localisés dans le centre du village à proximité des plus vieilles plantations de café qui sont les moins productives, tandis que d'autres ont préféré s'installer sur la périphérie du terroir afin de bénéficier des productions plus importantes que permettent les nouvelles variétés de café. Il faut retenir que la notoriété d'un acheteur est proportionnelle aux liquidités disponibles et au montant de la caisse d'avance dont la maison de commerce pour le compte de laquelle il achète l'aura pourvu. Malheur à l'acheteur non prévoyant dont la trésorerie se verrait prématurément « asséchée » car il serait immédiatement délaissé au profit de la concurrence.

Nous avons pu voir, de nos propres yeux, des producteurs de café qui, se heurtant à un manque de trésorerie de l'acheteur, ne pouvaient attendre quelques jours et n'hésitaient pas un instant à dévaler le plateau akposso — leur charge de 20 ou 30 kilogrammes posée en équilibre sur la tête — pour vendre leur production au premier acheteur solvable sis à proximité d'un marché de la plaine du Togo central. Faut-il préciser également que les producteurs ne manifestent pas une particulière

fidélité à l'égard des différents acheteurs villageois toujours soupçonnés, de par leur position d'intermédiaires permanents ou temporaires, de s'enrichir à leurs dépens ?

Planteurs et acheteurs entretiennent en fait des relations particulièrement ambiguës, parfois même fondées sur le chantage. Un certain nombre de pratiques dont les effets cumulés s'annulent ont été signalées à notre attention : ainsi, l'achat de récoltes sur pied à des taux usuraires par les uns compense souvent la grivèlerie des autres qui empochent les avances de trésorerie sans toujours se soucier ensuite de livrer la production escomptée... des attitudes fréquentes et souvent dénoncées dans ce type de transactions.

D'autres pratiques doivent également être signalées : par exemple, lorsqu'il y a litige sur l'appropriation d'une plantation ou subtilisation de récoltes résultant de sourds conflits conjugaux, celui des deux conjoints qui aura mis le premier la main sur la récolte, va en général vendre le plus loin possible du village, le fruit de sa rapine.

TABLEAU I

La production villageoise de café selon deux sources (acheteurs et/ou producteurs)

CAMPAGNE	ACHETEURS	PRODUCTEURS	SUPERFICIES
1970/71	-	23,976t.	261 ha (1)
1971/72	22,608t.	{24,701t. (hyp. haute) {22,489t. (hyp. basse)	261 ha (1)
1972/73	19,506t.	{21,839t. (hyp. haute) {20,109t. (hyp. basse)	261 ha (1)
1973/74	35,617t.	-	335 ha (2)
1974/75	12,550t.	-	335 ha (2)
1975/76	28,221t.	-	335 ha (2)
-----	-----	-----	-----
1979/80	38,195t.	-	376 ha (3)
1980/81	32,154t.(4)	-	376 ha (3)

1. Enquêtes portant sur producteurs et acheteurs résidant dans le village-centre.
2. Enquêtes portant sur les acheteurs du village-centre et des « fermes ».
3. Enquêtes portant sur les acheteurs du village-centre et des « fermes » et intégrant les achats de café provenant des nouvelles plantations régénérées par la SRCC.
4. Résultats partiels.

La concordance des lieux entre zones de production, emplacement du concasseur et achat des produits permettent une honnête connaissance des productions villageoises ; il n'empêche que les éléments décrits ci-dessus peuvent parfois se conjuguer ou seulement s'entremêler pour rendre plus difficile toute évaluation et cela même si les différents manque-à-gagner liés aux flux évoqués plus haut sont parfois compensés par des mouvements en sens inverse liés à des productions vendues au village mais d'origine extérieure.

### Modalités et rythme de la récolte de café

Quelle que soit la source (producteurs ou acheteurs) des chiffres disponibles, nous ne pouvons faire état que de données disparates. Nous avons suivi avec préci-

sion trois campagnes successives auprès des producteurs résidant dans le village-centre. Les chiffres recueillis concernent les campagnes 70/71, 71/72 et 72/73, les deux premières ayant fait l'objet d'une enquête rétrospective basée sur les souvenirs que les intéressés en conservaient. Si les chiffres disponibles auprès des acheteurs apparaissent quelque peu disparates pour les motifs déjà évoqués, la qualité des séries se modifie considérablement d'une année sur l'autre. Elle va du meilleur au pire. Des ruptures dans les séries peuvent exprimer soit une insuffisance caractéristique dans la tenue des registres d'un gros acheteur, soit des aléas climatiques, notamment des sécheresses particulièrement sévères (campagne 1974/75).

Le tableau I tente donc de mettre en parallèle les chiffres obtenus auprès de deux sources contradictoires ; là où des comparaisons sont susceptibles d'être établies, les chiffres ne semblent pas présenter de distorsions trop marquées.

TABLEAU II  
Pourcentage de la récolte de café villageoise livrée, décade par décade, lors de la campagne 1975/76

DECADE	DECEMBRE	JANVIER	FEVRIER	MARS	AVRIL	MAI
1-10	-	2,1%	14,9%	12,8%	4,2%	2,3%
11-20	0,4%	12,7%	10,3%	1,2%	0,8%	1,2%
21-30	1,6%	17,7%	9,7%	5,7%	2%	0,4%

Source : enquêtes conduites auprès des acheteurs de produit.

L'observation détaillée des chiffres de la campagne 74/75 conduit à faire plusieurs remarques susceptibles d'être généralisées à l'ensemble des campagnes. Le premier trimestre a rassemblé 87,1 % du volume total des livraisons de la campagne. Plus précisément, ce sont les soixante jours séparant le 10 janvier du 10 mars (soulignés dans le tableau II) qui voient affluer 78 % du volume de toutes les livraisons. Durant cette brève période, c'est au rythme de dix personnes par jour que se présentent autour de la bascule des différents acheteurs tous les producteurs du village ou presque.

Les décades ainsi mises en valeur ne sont pas les seuls indices remarquables : la fréquence des livraisons des différents producteurs, notamment lors de deux campagnes répertoriées (79/80 et 80/81) a également fait l'objet de relevés méticuleux qui ont contredit l'image du producteur livrant en une seule fois la totalité de sa production. Celle-ci est en fait livrée au compte-goutte au fur et à mesure du mûrissement de la récolte, toujours soumis à de nombreux aléas.

Quelques exemples viennent illustrer cette situation :

M..., propriétaire-exploitant d'origine kabyè, a livré 538 kilogrammes de café en quatorze livraisons distinctes d'importance variable (dans l'ordre : 6, 125, 43, 34, 28, 2, 100, 38, 39, 3, 74, 36, 5 et encore 5 kilogrammes). G..., métayer, également d'origine kabyè a vendu 386 kilogrammes de café en onze livraisons successives de 60, 39, 35, 29, 62, 33, 29, 4, 5, 14 et 76 kilogrammes. Un troisième n'est pas venu moins de seize fois (un véritable record...) pour vendre un total de 779 kilogrammes de café tandis qu'un quatrième aura vendu (mais en treize livraisons seulement) 1 022 kilogrammes, nonobstant les 164 kilogrammes de déchets et brisures de triage vendus en deux fois.

D'une part, des livraisons de quelques kilogrammes et d'autres dépassant le quintal se côtoient dans le plus grand désordre. D'autre part, la multiplicité de ces

livraisons et leur échelonnement dans le temps sont difficiles à contrôler d'autant plus que, comme il l'a déjà été signalé, il n'est pas certain que les producteurs s'adressent à un unique acheteur.

Il faut également noter que le lieu de résidence de l'acheteur, village-centre à proximité des vieilles caféières, ou « fermes » non loin des caféières rénovées, influe sur les quantités livrées. Le premier acheteur mentionné, localisé dans le centre du village totalise, en fin de campagne 79/80, un achat de 12,406 tonnes représentant la somme cumulée de 408 livraisons (dont 136 inférieures à 10 kg et 18 supérieures au quintal) tandis que le second, avec un nombre de livraisons quasiment identique (433) totalise un achat de 22,704 tonnes ; le décompte fait apparaître des différences significatives puisque 55 livraisons dépassent le quintal (trois fois plus que dans le cas précédent). Ces chiffres pour partiels qu'ils soient, reflètent bien les différences structurelles entre plantations de café vieilles, sises dans la proximité même du village et jeunes plantations vigoureuses de la périphérie, nettement plus productives.

Un dernier point doit être souligné ; il était possible, lors de ces comptages de connaître le statut (propriétaires ou métayers) des différents exploitants agricoles. Paradoxalement, les propriétaires communément appelés « patrons », d'origine akposso, n'apparaissent pas, sur le critère de la production, comme de gros producteurs. Ce sont, en fait, les Kabyè, originellement métayers, puis devenus propriétaires fonciers à l'issue d'un contrat évolutif de métayage (*Dibi-ma-dibi*), du type de celui qui avait fait la fortune de la région cacaoyère du Litimé (ANTHEAUME, 1981-1982) et qui leur a permis de s'affranchir de la tutelle initiale de ceux qui les avaient accueillis qui tiennent désormais le haut du pavé en matière de production de café.

En reprenant une série cohérente de chiffres (ceux d'un acheteur ayant collecté 22,704 t. réparties en 433 livraisons lors de la campagne 79/80), il s'avère que 102 personnes au total ont contribué à ces livraisons ; elles étaient toutes exploitantes, à l'exception du gérant du décortiqueur à café, rémunéré en nature par les producteurs, d'enfants ramassant les grains éparés pour se constituer un petit pécule, et de quelques femmes utilisées comme manœuvres pour la cueillette (et payées directement en café). Quatorze personnes avaient livré plus de cinq quintaux chacune. Elles se répartissaient entre un ressortissant akposso et 13 producteurs kabyé, lesquels comptaient 5 métayers et déjà 8 propriétaires... encore ne faut-il pas s'arrêter de façon trop stricte à ces statuts puisqu'on rencontre des exploitants qui sont à la fois l'un et l'autre. Devenus propriétaires de certaines de leurs terres acquises par contrat, ils peuvent être simultanément métayers sur d'autres terres dont le contrat de partage n'est pas encore arrivé à terme.

## Conclusion

En reprenant une série cohérente de chiffres (ceux d'un acheteur ayant collecté 22,704 tonnes réparties en 433 livraisons lors de la campagne 79/80), il s'avère que la tâche était aisée. Les productions de café sont en fait très variables d'une campagne sur l'autre pour des raisons qui ne tiennent pas seulement, nous l'avons vu, aux conditions pluviométriques, à l'âge ou à la variété des plantations. Doivent surtout être prises en considération les conditions dans lesquelles s'effectuent la récolte et la vente aux acheteurs, dont on a souligné l'extrême diversité et la grande volatilité. Quelles que soient les précautions dont l'observateur peut s'entourer, l'incertitude pèse en fait sur les chiffres ainsi collectés et les résultats obtenus relèvent toujours de l'approximation assez grossière, voire parfois de la lecture dans le marc.

Si, contrairement aux cultures vivrières, les prix du café sont fixés réglementairement par l'Etat et ne fluctuent pas au cours d'une même campagne mais d'une campagne sur l'autre seulement, les pratiques affichées des producteurs, la façon de nettoyer leurs plantations, de récolter le produit, enfin de le vendre à l'acheteur par petite quantité au fur et à mesure de la récolte montrent en fait une certaine simili-

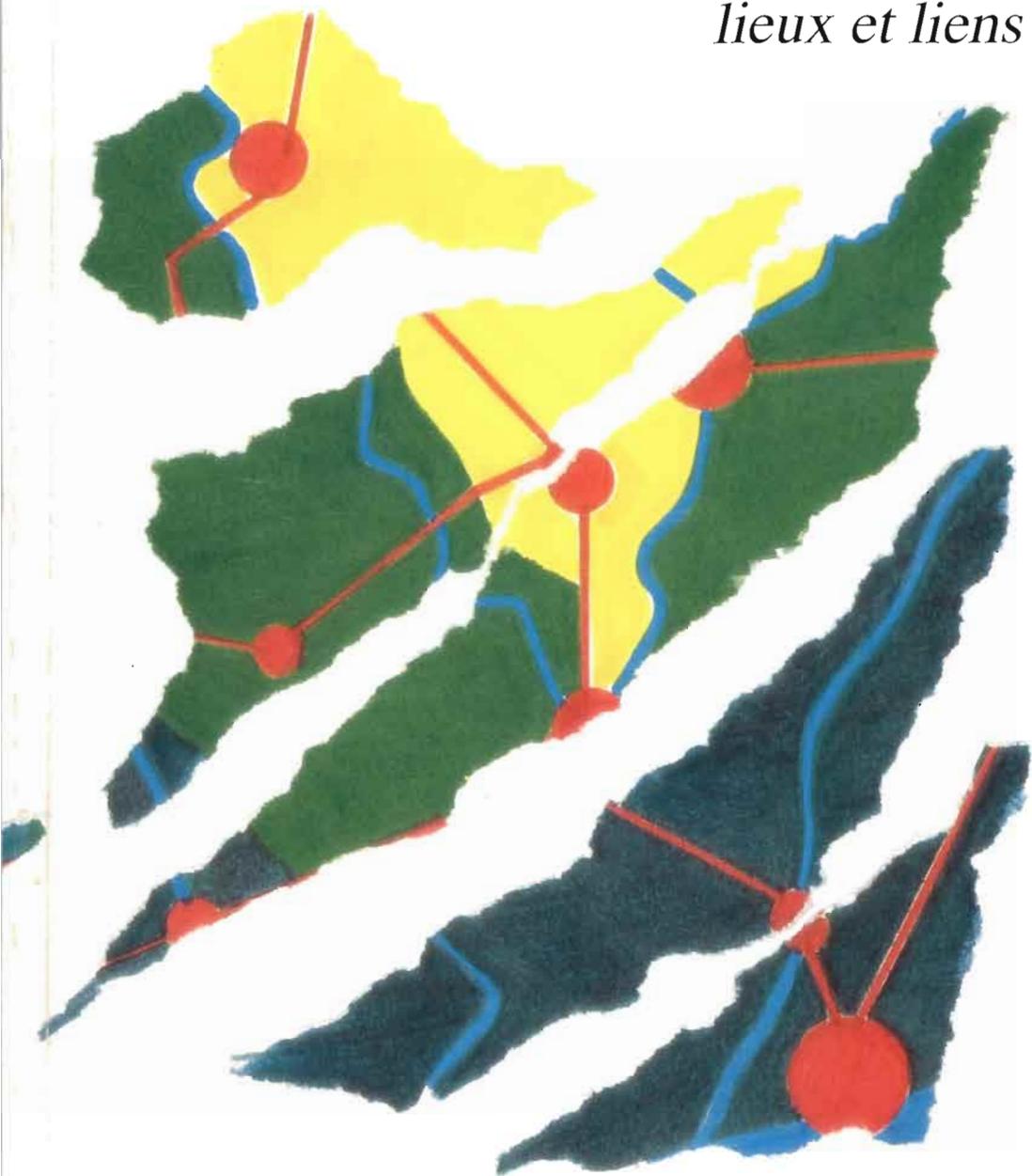
tude avec les pratiques culturelles traditionnelles observées lorsqu'il s'agit des champs vivriers. La dichotomie si souvent soulignée entre cultures vivrières et cultures de rente apparaît de plus en plus comme une fiction dans l'esprit même des producteurs qui gèrent de façon intégrée leurs deux patrimoines vivrier et de rente. Sans manifester un goût particulier pour le paradoxe, on remarque que si la dimension mercantile est désormais bien ancrée dans la gestion des cultures vivrières, laquelle est parfois commanditée par le marché (ANTHEAUME, 1982), c'est la dimension traditionnelle qui prévaut souvent dans la gestion des cultures de rente.

#### BIBLIOGRAPHIE

- ANTHEAUME (B.), 1972. — La palmeraie du Mono, approche géographique, *Cahiers d'Etudes Africaines*, XII, 47 : 458-484.
- ANTHEAUME (B.), 1981-82. — Des hommes à la rencontre des arbres : le cacaoyer et les Akposso dans le centre-ouest du Togo. *Cah. ORSTOM, sér. Sci.Hum.*, Vol. XVIII, n° 1 : 47-62.
- ANTHEAUME (B.), 1982. — Ne dites pas à mon patron que je vends des produits vivriers, il me croit planteur de café, *Economie rurale*, janv. : 120-122.
- DEUSS (J.), 1987. — Les projets de développement de la caféiculture au Togo... : 47-70 in : « *Comprendre pour agir* », Colloques et séminaires, ORSTOM, Paris, 344 p.
- LERICOLLAIS (A.), 1972. — *Sob, étude géographique d'un terroir sérère (Sénégal)*, Atlas des structures agraires au sud du Sahara n° 7. ORSTOM, Paris, 110 p.
- PELISSIER (P.), 1985. — Techniques d'encadrement et transformation de l'agriculture en Afrique noire : 201-222. in : « *Des labours de Cluny à la révolution verte* », P.U.F., Paris, 258 p.
- SAUTTER (G.) & PELISSIER (P.), 1964. — Pour un atlas des terroirs africains au sud du Sahara, *l'Homme*, IV, n° 1 : 56-72.

# *Tropiques*

*lieux et liens*



**Editions de l'ORSTOM**

INSTITUT FRANCAIS DE RECHERCHE SCIENTIFIQUE POUR LE DEVELOPPEMENT EN COOPERATION

*avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique,  
de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales  
et du Ministère des Affaires Etrangères*

## Sommaire

**Présentation** - P. PELISSIER ET G. SAUTTER

**Avant-propos** - P. GOUROU

**Liens** - C. BLANC-PAMARD, A. LERICOLLAIS, J. GALLAIS,  
H. ATTIA

**Campagnes en devenir** - J.-Y. MARCHAL, O. HOFFMANN,  
L. MESCHY, J. PELTRE-WURTZ, J. BOULET, G. DANDROY,  
C. SEIGNOBOS, B. ANTHEAUME, V. LASSAILLY-JACOB,  
B. CHARLERY DE LA MASSELIERE, J. BOUTRAIS, M.-C.  
CORMIER-SALEM, A. LERICOLLAIS, C. BLANC-PAMARD,  
M. BENOIT, H. RAKOTO-RAMIARANTSOA, O. SEVIN, B.  
TALLET, Y. DEVERIN, J. RAMAMONJISOA, L. DUBOURDIEU.

**Autour des villes** - J.-L. CHALEARD, A. DUBRESSON, G.  
SALEM, M. LE PAPE, C. VIDAL, A. MANOU-SAVINA, P.  
PELTRE, G. MAINET, Y. MARGUERAT, J.-L. DONGMO,  
J. CHAMPAUD.

**Compositions d'espaces** - A. SECK, M.-C. AQUARONE,  
R. POURTIER, J.-P. RAISON, M. LESOURD, A. GASCON,  
M. PORTAIS, E. GU-KONU, C. TAILLARD, A. SAUSSOL,  
J. BONNEMAISON, L. CAMBREZY, J. PLYA, G. SAVONNET,  
E. BERNUS, J.-C. ROUX, A.-M. PILLET-SCHWARTZ, M. PE-  
PIN-LEHALLEUR, A. HALLAIRE, J. O. IGUE, A. SCHWARTZ.

**Liste des auteurs**

**Table des matières**